

Il fixa sur moi, en disant ces paroles, son grand oeil mélancolique, et, froissant le papier entre ses doigts, il le jeta dans les flammes.

Puis il s'appuya contre la cheminée, et, me prenant la main :

— Pardonnez-moi, me dit-il d'une voix qui devint douce tout à coup, pardonnez-moi ce mouvement de vivacité ; mais, bon Dieu ! vous avez eu là une singulière idée ! Vous êtes jeune, continua-t-il avec son éternel sourire, et vous croyez votre médecine toute-puissante.

— Ma foi ! monsieur, répliquai-je d'un ton un peu sec, je crois que le mieux serait de vous soumettre à un traitement et à un régime en rapport avec votre état. . .

— Mon état mental, voulez-vous dire ? Vous me croyez fou, n'est-ce pas ? . . . Eh bien, vous avez raison. Chez moi, le cerveau domine tout et prend toute la place ; c'est une ébullition perpétuelle. Ce feu qui me dévore ne me laisse pas un instant de repos. . . La pensée ! . . . la pensée ! . . . ah ! monsieur, c'est un vautour qui me ronge sans cesse !

— Pourquoi ne cherchez-vous pas à vous affranchir de ce joug cruel ? Pourquoi ne donnez-vous pas quelque repos et quelque distraction à votre esprit ?

— Des remèdes, des distractions ! . . . interrompit-il avec vivacité ; vous êtes tous les mêmes ! On achète les uns chez les pharmaciens, les autres à la porte des théâtres, n'est-ce pas ? et on doit être guéri. . . Si on n'est pas guéri, on doit mourir. . . Et la Faculté n'a rien à se reprocher. . . .

II

— Vous n'avez dans ni parents ni amis ?

Il m'interrompit encore.

— Des parents ? non ! . . . mon père est mort fort jeune, peu de temps après ma naissance. Ma pauvre mère. . . (il me sembla que sa voix s'altérait au moment où il prononçait ce mot). . . ma pauvre mère, pendant vingt ans de sa vie, travailla pour m'élever, pour me donner une instruction brillante, libérale ; elle mourut à la peine ! Voyez l'ironie du sort ! Huit jours après sa mort, j'héritais d'un vieil oncle dont on soupçonnait à peine l'existence et qui me laissait une petite fortune. Des amis ? Oui, j'en ai quelques-uns. Jules d'abord, un bon garçon, mais il rit trop, et son rire me rend malade ; puis tous ceux que vous connaissez et qui ont eu la charité de me recommander à vos bons soins. Ils me croient fou, eux aussi, et quand je suis au milieu d'eux, ils me prennent pour le plastron de leurs plaisanteries. Je suis leur amusement, leur bouffon, avec mes grands yeux, mes longs cheveux, mon grand nez et mes airs mélancoliques ! . . . Voilà mes amis ! Vous voyez ces livres qui sont là, sur ma table, ces liasses de manuscrits ? Ils vous indiquent que j'ai cherché dans le travail l'oubli de moi-même. J'ai été reçu avocat, j'ai même plaidé. . . . Mais je me suis bientôt aperçu que tous mes efforts et tout mon travail avaient pour résultat d'enrichir quelques gredins et d'en arracher d'autres à l'échafaud qu'ils méritaient : j'ai eu honte de ce métier ! . . . J'ai écrit, j'ai beaucoup écrit, afin de soulager ma pauvre tête et d'éteindre ce feu qui me brûle. Le remède n'a pas été efficace. . . .

Il fit une pause.

— Les autres hommes, lorsqu'ils souffrent, vont se jeter sur le sein d'un ami et s'en reviennent consolés. . . Moi, je ne puis. Ma douleur est comme un fer aigu, qui, lorsque j'essaie de le lancer loin de moi, revient contre ma poitrine avec plus de violence, et me mord au cœur ! . . . Tenez, je ne sais pourquoi vous m'inspirez de la confiance et je vais tout vous dire. Aussi bien, je n'ai peut-être pas longtemps à vivre, et je ne veux pas que mes secrets meurent avec moi. Tout ce que je vais vous raconter est contenu là. . . .

Il me désigna une liasse de papiers poudreux jetée dans un coin de la chambre.

— Mais qu'est-ce que cela vous fait, après tout ?

— Non, non, continuez, dis-je vivement ; si vous saviez combien vous m'intéressez !

J'étais en réalité très ému.

Où en étai-je donc ? Mon Dieu qu'il fait chaud ici ! Ma tête est comme serrée dans un étui. . . Je crois vraiment que la glace me ferait du bien. . . Veuillez entr'ouvrir un peu cette fenêtre.

Je me levai pour satisfaire son désir. Lorsque je reviens près de lui, ses yeux étaient fermés, sa respiration était sifflante, une légère sueur perlait sur ses tempes : il s'était endormi. . . .

Je considérai longtemps le pauvre dormeur, dont ce violent effort avait brisé les forces, et qui restait devant moi, pâle, immobile inanimé.

III

J'allais me retirer en me promettant bien de revenir sous peu de jours faire une seconde visite à cet intéressant malade, lorsque j'entendis un pas lourd qui gravissait lentement l'escalier : je prêtai l'oreille. Les pas approchaient. Était-ce une illusion ? Il me sembla même entendre un bruit de sanglots.

Enfin un coup sec éblanla la porte, et une voix rude cria :

— Ouvrez au nom de la loi !

Le chat fit un soubresaut de colère. Maximilien ouvrit péniblement les yeux. Son premier regard tomba sur moi :

— Ah ! bon ! . . . Je me rappelle. . . fit-il d'une voix éteinte. Mais pourquoi m'avez-vous réveillé, monsieur, en frappant si. . . .

Un second coup résonna contre les ais vermoulus.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit Maximilien en fronçant les sourcils. Veuillez ouvrir, docteur.

J'ouvris la porte.

Un gros monsieur coiffé d'une écharpe tricolore apparut sur le seuil. Quelques personnages de sombre mine se montraient dans le fond.

— Excusez-moi, monsieur, fit le nouveau venu en s'inclinant devant moi à plusieurs reprises. . . Ma visite est un peu tardive. . . Mais vous savez : le devoir. . . Impossible de remettre la chose à demain. Vous êtes bien M. Maximilien Heller ?

Maximilien s'était levé et regardait avec son oeil calme l'homme à l'écharpe.

— Non, monsieur ! répondit-il en avançant d'un pas. Maximilien Heller, c'est moi.

— Ah ! mille pardons, monsieur, je ne vous apercevais pas. C'est qu'il fait un peu sombre chez vous, jeune homme. Je dois commencer par vous rassurer et vous dire que la vne de mon écharpe ne doit vous inspirer aucune crainte.

— Monsieur, dit le philosophe d'un ton rude, je suis fort souffrant. Je vous prie donc de m'exposer brièvement le motif de votre visite, et de me laisser ensuite le repos qui m'est nécessaire.

L'écharpe tricolore dont la rotondité de l'inconnu était ornée indiquait suffisamment sa qualité. C'était un respectable commissaire de police dans l'exercice de ses fonctions.

Je craignais un instant que la brusquerie de Maximilien ne lui attirât quelque verte réponse de la part de ce magistrat.

Mais, heureusement, le commissaire paraissait posséder ces qualités de douceur, de patience et de politesse que donne la longue habitude des hommes. Accoutumé, par l'exercice de sa profession à heurter aux caractères les plus abrupts, les plus indisciplinés, le magistrat finit par acquérir sur lui-même un surprenant pouvoir. Son cœur doit être insensible et mort à tous sentiments humains qui pourraient détruire cette invariable sérénité d'âme que la justice, comme la religion, exige de ceux qui veulent la servir.

— Ayez l'obligeance de me suivre, monsieur, répondit courtoisement le commissaire. Nous vous retiendrons le moins longtemps qu'il nous sera possible ; mais votre témoignage nous est nécessaire.

Maximilien se leva péniblement de son siège. Il était si faible, que je demandai au magistrat la permission d'accompagner le malade pour lui prêter le secours de mon bras.

M. Bienassis — ainsi s'appelait le digne représentant de l'autorité — y consentit sans peine.

Nous traversâmes le long et sombre corridor, et arrivâmes à une porte qu'on distinguait à peine dans l'obscurité.

Un agent prit la petite lampe et l'approcha de la serrure qu'un ouvrier, amené par le commissaire, fit sauter en un tour de main.

Une bouffée d'air glacé vint frapper nos visages.

— Hum ! grommela un agent derrière moi, il aurait bien dû fermer sa fenêtre avant de partir !

— Gustave ! fit M. Bienassis en se tournant vers un des hommes qui le suivaient, allez nous allumer une bougie, et fermez cette lucarne.

L'agent fit ce qui lui était ordonné. Nous entrâmes dans une mansarde plus petite encore que celle occupée par Maximilien. Pour tout mobilier, une table, deux chaises et un lit, sur lequel gisait une mauvaise paille.

Dans un coin de la chambre, on distinguait une caisse noire fermée par un cadenas.

Le commissaire s'assit près de la table, étala devant lui plusieurs papiers contenus dans un grand portefeuille ; et après avoir invité Maximilien à prendre place sur une chaise, à côté de lui, il fit un signe à un agent qui s'approcha aussitôt de la porte et dit à voix haute :

— Faites entrer le prévenu.

Je me tenais debout derrière M. Heller.

Un bruit de pas retentit dans le corridor ; un instant après, on vit apparaître à la porte de la mansarde un homme livide, aux che-